

1er séminaire du GDRI Ambiances en traduction

Traductions linguistiques

Nantes, 9-12 Septembre 2014

Et si le terme *Ambiance*...

Pascal Amphoux

Et si le terme *Ambiance* était intraduisible. Ce serait peut-être la moindre des choses que l'on pourrait attendre d'un terme que nous avons mis 20 ans à ne pas définir ou que nous n'avons nous-même cherché à cerner que par ce que nous avons alors appelé son « indéfinition » : une définition, en un premier sens, qui se devait de rester floue – *indéfinie* – du fait de son essence phénoménologique impliquant le sensible et l'expérience perceptive, une définition en un second sens qui ne peut se tenir que parce qu'elle doit être inlassablement reprise – *indéfiniment*.

Inversement. Et si le terme *Ambiance* était voué à ne pouvoir être que traduit. Essayer de traduire l'expérience, ou le phénomène sensible, est sans doute voué à l'échec dans une perspective technique ou représentationnelle, mais c'est tout l'art de l'écrit, de l'image ou du son qui se joue dans cette activité sitôt que l'on adopte une posture poétique ou expressive. Et c'est à force de *tourner autour* du mot que ses traductions successives en cernent le champ, de manière inexacte sans doute, mais qui peut n'en être pas moins rigoureuse pour autant.

Mêlons alors au mot *traduction* le qualificatif *linguistique*. Nous obtenons le sujet traité lors de ces deux journées et son double résultat :

- l'impossibilité de traduire le mot dans les différentes langues convoquées, et
- la nécessité absolue de le faire pour en comprendre le sens dans chacune d'entre elles.

Aphorismes

Traduire, tous les traducteurs le savent, c'est jouer et prendre parti. Mais c'est surtout savoir que l'on joue un jeu (et non que l'on déplace un objet), et c'est surtout savoir que l'on prend parti (et non pas croire que l'on est objectif). Les trois aphorismes qui suivent sont des notes couchées à mesure que les communications explicitaient les problèmes de traduction du mot français dans leur langue de référence. Ils voudraient fixer et redonner cette conscience heureuse du sens de la traduction.

1. « Qui dit traduction dit trahison ».

Assertion presque insolente. *Traduire c'est trahir !* Mais attention, c'est trahir pour être fidèle. Comprend qui peut ou comprend qui veut disait Bobby Lapointe. C'est par le déplacement du sens initial ou la différence entre eux mots que du sens apparaît. Davan-

tage, c'est dans la différence d'avec lui-même que du sens peut apparaître. Phénomène bien connu dans les théories de la perception et du regard (il n'y a pas de regard possible sans déplacement, différence, écart...). Ce que nous disent dans le domaine du sonore ou du sensible des effets comme ceux de décalage, de distorsion ou de filtrage.

2. « Qui dit traduction dit spécification ».

Affirmation apparemment plus élogieuse. *Traduire c'est spécifier*. C'est, presque sans le vouloir, préciser, identifier, singulariser. C'est cette fois par le resserrement ou la focalisation d'un champ de significations innombrables que du sens apparaît. Le point focal, dans le champ visuel, est le point aveugle, mais c'est en même temps celui qui permet de voir, de fixer, de mettre en perspective. Ce que nous disent aussi dans celui du son les effets de rétrécissement, de synecdoque ou d'hyper-localisation.

3. « Qui dit traduction dit potentialisation ».

Aphorisme enfin heureux. *Traduire c'est potentialiser*. C'est ouvrir le sens initial à d'autres sens, c'est étendre son bassin sémantique, autoriser son extension, sa diffusion, son exportation dans d'autres mondes. C'est alors par l'élargissement du sens ou sa diffusion hors de son propre champ que du sens apparaît – que peut-être il peut se ressaisir. La ligne d'horizon, dans le champ visuel, est la ligne qui ouvre le regard à l'œil de l'imaginaire montrait Michel Collot. Ce que nous disent dans le champ du sonore les effets de dilatation, de suspension ou d'ubiquité.

Mot à mots

Si le mot à mot donc est littéralement impossible, s'y essayer reste captivant et il est un horizon qui donne peut-être au mot justement tout son sens, dans l'écart qu'introduit le mot traduit avec le mot d'origine. Dans la petite différence qu'il donne à entendre à celui qui fait la traduction, se réfugie le sensible du sens, sa part maudite et heureuse à la fois, son point aveugle qui fait sentir la chose comme si elle était là.

Si le mot équivalent dans l'autre langue dit autre chose que ce qu'il est censé traduire, alors choisissons délibérément celui qui d'emblée trahit, spécifie ou potentialise. Et gaçons que c'est par ce jeu de trahison consciente, de spécification hasardeuse ou de potentialisation curieuse que l'on aura le plus de chance de traduire le beau mot *Ambiance*. Nous en avons repéré quelques-uns au fil des communications qui, s'ils sont apparus ponctuellement sur des cas particuliers, n'en sont pas moins susceptibles d'être érigés de notre point de vue au statut méthodologique de modes de traduction opératoires.

Les étymologies vraies et fausses en premier lieu (trahison).

L'étymologie est naturellement un beau moyen de retrouver et de garantir des racines communes entre deux ou plusieurs langues (cf. les racines latines entre l'italien le français l'espagnol le portugais et d'autres encore), mais on a pu voir qu'elles donnent parfois au même mot l'illusion d'un sens commun, alors même qu'elle a donné lieu à des usages et des significations distinctes voire opposées dans les langues respectives. De sorte que des étymologies fausses sont parfois aussi opératoires et intéressantes que les vraies. Exemple : entre l'étymologie vraie qui nous fait *tourner autour* de la notion d'ambiance (*amb-ire*) et l'étymologie fausse qui nous en dit l'*ambivalence* ou l'*ambiguïté* de la notion se joue son sens (cf. *La valse des ambiances*).

Les intraduisibles (spécification).

Il y a des mots dont on s'accorde à dire qu'ils sont proprement intraduisibles car propres à une culture, à une pratique ou à un contexte géographique. De ces mots-là il ne faut pas perdre le contexte d'origine... – et le plaidoyer ne peut être que celui de l'usage du mot originel dans la langue qui lui est étrangère (en italique dans le texte, *ave* l'accent dans la parole. Il y a des classiques comme *l'aura* en français dont on oublie parfois l'origine. Mais il y a aussi des nouveautés : le *barzac'h* a ainsi acquis en deux séminaires le statut d'un vocable courant parmi les chercheurs présents pour désigner de manière parfaitement spécifique, hors de question de chercher à le traduire, cet entre-deux mouvant et métastable où se mêlent les eaux douces et les eaux salées, la terre et la mer, le chaud et le froid,

Les inusités, les inédits et les néologismes (potentialisation).

Le mot dans une langue révèle parfois un usage oublié dans une autre langue : ainsi de *l'entorno* espagnol qui pourrait conduire à réhabiliter un usage spécifique et nouveau de *l'entour* en français (plus ancien et peut-être plus intéressant que l'environnement) ; d'autres, inédits, migrent tant bien que mal d'une langue à une autre : ainsi de *l'ambiançià* qui en espagnol semble presque inusité mais permet néanmoins une traduction du mot français ; cela peut aller jusqu'au néologisme, qui peut toujours apparaître, à condition de n'en pas abuser, comme un outil de traduction.

Les relatifs.

La traduction ne cherche plus à établir des équivalences entre deux mots de langues étrangères, mais entre les relations sémantiques que ces mots entretiennent entre eux dans chacune des langues. Ainsi peut-on construire des sortes de cartographies comparées des bassins sémantiques respectifs du mot *ambiance* dans chacune des langues en positionnant tous les termes qui s'en approchent en fonction de leurs proximités sémantiques respectives (*atmosfera, ambiente, clima, momento, vibrazioni, aura* pour l'italien, *Ambiente, Klima, Stimmung, Atmosphäre* pour l'allemand, *Ambiente, Atmosfera, Entorno* pour l'espagnol, etc.). En certains cas, les représentations ternaires permettent de caler trois définitions les unes par rapport aux autres ; on passe alors de la traduction analogique (A égale B) à la traduction homologique (A est à B ce que A' est à B'). Ainsi des distinctions Environnement Milieu Paysage, Ecouter Ouïr Entendre, etc. qui lorsque les mots équivalents n'existent pas en tant que tels dans la langue, trouvent leurs homologues par le différentiel sémantique qui les définit les uns par rapport aux autres. Ainsi aussi de la démonstration magistrale du poème de Rilke récité en 10 langues, d'où le sens émerge moins de la compréhension de sa langue de référence que de la récurrence phonique de ses traductions, donnant à percevoir (et non à comprendre) la structure profonde du poème et disparaissant derrière l'épiphanie ronronnante d'un *sens commun*.

Les traductions intermodales.

La traduction littéralement change de mode. On ne passe plus par le langage mais par d'autres modalités sensorielles et sémantiques : entre le mot, le geste, l'image et le son circule, se détourne ou s'inverse le sens de la traduction. Une couleur, un timbre en disent parfois plus sur l'ambiance décrite que les mots. L'espace chorégraphique du geste également. Et si l'on dit souvent du sens qu'il doit prendre corps, il est bien naturel que

le corps puisse au mieux l'exprimer ou en "traduire" l'essence. Ce que nous ont montré certaines restitutions du workshop. Ce que soit dit en passant certains concepteurs utilisent pour initier un processus de projet (cf. Le Balto à Berlin, architectes paysagistes qui abordent le terrain par la danse).

Nominalismes

Traduire, c'est enfin nommer – ou plus précisément renommer. Nommer, c'est faire exister la chose, c'est la faire sortir d'elle-même et lui donner un double (le nom donné justement) qui lui permet de se re-présenter. Mais si nommer c'est faire exister la chose, renommer, logiquement, c'est faire ré-exister la chose, la faire ressortir d'elle-même et lui donner un triple un quadruple ou un centuple, qui lui permet de s'inscrire dans une chaîne de représentations. Ce que nous ont révélé, à l'issue du workshop, les différents modes de restitution de l'expérience sensible des trois lieux investigués – autant de façons de renommer l'expérience auxquelles nous pouvons nous-mêmes tenter de donner des noms !

Synonymat

D'aucuns courent après les synonymes. On est dans l'ordre de la représentation et l'on cherche alors délibérément à spécifier le sens de l'expérience. Celle-ci est par nature non représentable et pourtant le jeu est celui de la distanciation et de la dissociation entre l'intelligible et le sensible. Que pouvons-nous extraire de l'expérience sensible qui soit au plus près d'elle et qui pourtant s'en détache ? Certains ont ainsi cherché à faire une transcription littérale de l'expérience, où le travail de restitution collective fait apparaître un bassin sémantique polyglotte, où chaque mot tient lieu pour l'autre de métaphore ou fête à mort le jeu du cumul des mots et des langues qui finalement fait sens.

Pseudonymat

D'autres recourent au pseudonyme pour tenter de dire ce qui n'a pas de nom – l'expérience ! On prend alors littéralement un mot pour un autre (trahison à nouveau). On passe sans le dire par la locution « c'est comme si c'était... », ou alors on invente des néologismes pour tenter de théoriser ou objectiver l'expérience partagée. On est toujours dans l'ordre de la représentation et de la distanciation, où l'on tente d'arracher au sensible des concepts objectivants : ainsi de la *shipness* qui permet au "groupe mémorial" de donner un nom à l'ambiance du lieu qui par son architecture tourne autour de la batellerie, de la cale, de la charpente, de l'engloutissement, de la profondeur, de l'humidité et des graves... et qui fait l'objet de discussions sur les impasses ou les difficultés à "germagnifier" ou franciser le nom (*Schifthaft, batellité*)...

Cartonymat

Un groupe propose ce que l'on pourrait nommer une cartographie de mots. On passe dans l'ordre de l'expression. Pour ceux qui font l'expérience du parking, le mode induit par le cheminement, qu'il s'agisse du cheminement à l'intérieur du lieu ou de celui qui y mène et qui parfois compte beaucoup, par rémanence, dans la perception de la situation, est celui de la description, linéaire et narrative. Le texte de Olfa en témoigne, qui récite le crescendo virtuel et artificiel que suscite la traversée dudit quartier de la création avant d'accéder aux hauteurs du parking. Mais pour lutter contre cette pente narrative et linéaire et rendre compte collectivement d'une expérience partagée, le groupe rappelle que l'on peut revenir à une forme de représentation sémantique organisée dans l'espace

virtuel de la feuille blanche, du plan des lieux, ou de toute autre forme de représentation dessinée de la situation décrite, où les mots-clés, les expressions heureuses ou les bribes de phrases se « géo-localisent » par affinités ou résonances sémantiques.

Autonymat

On passe dans l'ordre de l'incarnation et de l'autoréférence. Incarnation de l'ambiance dans l'expression corporelle que le groupe des fonderies propose pour en restituer l'essence, entre la parole, la tenue, la posture, les positions relatives et les langues de référence de chacun. Auto-référence, parce que l'ambition est de trouver une forme d'incorporation collective, polyphonique et "polybodique", qui ressaisisse le contenu de l'ambiance perçue in situ, On ne cherche plus à représenter la chose, pas plus qu'à en exprimer le sens, on cherche à s'en imprégner au point d'en restituer corporellement l'essence. La posture de l'analyse bascule et sombre dans celle du projet. Lorsque Le Balto commence par danser le lieu pour faire le projet d'un jardin, c'est en quelque sorte le délaissé initial, la structure de l'espace ou son ambiance indéterminée qui oriente le corps de la danseuse et induit le mouvement premier que suivront les paysagistes à la trace pour dessiner le projet. On ne renomme plus ici l'ambiance, c'est elle qui en quelque sorte se donne son propre nom, absent, elle qui littéralement... s'autonymise !